

VAN DYCK.

Niederländische Schule.



Gest. von J. P. P. P.

Gest. von Bl. Höfel.

CARL I.



Anton van Dyck.

Bildniß Carl Stuart des I.

Auf Leinwand. — Höhe: 3 Schuh 6 Zoll. Breite: 2 Schuh 8 Zoll.

Carl der I., König von England, ein Sohn Jacob des VI. von Schottland, wurde den 29. November 1600 zu Dumferling in Schottland geboren. Sein Vater bestieg nach dem Tode der Königin Elisabeth, als Jacob der I., Englands Thron, worauf ihm der Sohn den 6. April 1625 folgte. Sein für alles Große und Schöne lebhaft empfänglicher Geist, seine Herzensgüte und Sittenreinheit, sein einnehmendes Außere schienen ihn zu einem der glücklichsten Regenten berufen zu haben, — Treulosigkeit aber und unerhörte Berruchtheit bereiteten ihm eine Kette von Unglücksfällen, welche endlich mit dem Morde des besten Königes endete. Mitten unter einem Volke, dessen größter und besserer Theil ihn liebte, fand er den 30. Jänner 1649 seinen Tod. — Wir verweisen den Leser übrigens auf das ergreifende Gemälde, welches der berühmte Hume von dieses unglücklichen Monarchen Leben und Tode in seiner Geschichte von England entwarf.

Van Dyck, welchen Carl der I. nebst vielen anderen Künstlern an seinen Hof zog, vor allen aber auszeichnete, hat seines königlichen Beschützers Bildniß sehr oft gemahlt. Das gegenwärtige behauptet einen ausgezeichneten Rang unter diesen Stücken. Die schönen Züge des blühenden Mannes sind mit einer Wahrheit und Meisterlichkeit des Pinsels gegeben, die nichts zu wünschen übrig lassen. Das Colorit ist frisch, saftig und warm, die Haltung edel, das Costum: ein weiß und roth gestreiftes seidenes Hauskleid, worüber ein schwarzer Mantel geworfen, ist gut gewählt. Gewiß war dieß Bild einst größer, vielleicht selbst eine ganze Figur, und mag in älterer Zeit schon verkleinert worden seyn; denn schon in einem Stiche, den P r e n n e r vor beynähe einem Jahrhunderte darnach lieferte, hat es die gegenwärtige Proportion.

Anton van Dyck, geboren zu Antwerpen im Jahre 1599, erhielt den ersten Unterricht von seinem Vater, einem Glasmahler, der ihn später zu Heinrich van Balen brachte. Van Dyck hatte in des Letzteren Schule bereits bedeutende Fortschritte gemacht, als er des großen Rubens Arbeiten und Ruhm kennen lernte, und seinen Vater beredete, in dessen Schule treten zu dürfen. Rubens erkannte bald des Schülers ausgezeichnetes Talent, und wußte ihm Gelegenheit zu geben, es herrlich zu entfalten. Aus dem Schüler ward bald der

Freund und Mitarbeiter des Meisters bey seinen bedeutendsten Gemälden; denn er hatte sich vollkommen nach seinem Styl gebildet, sein Vortrag aber war weicher und gefälliger. Schon damals zeichnete sich van Dyck durch Portraits aus, aber seine meisten Arbeiten waren historische Stücke. Man erzählt, daß Rubens dem van Dyck aus Eifersucht gerathen haben soll, sich bloß auf Portrait-Mahlerey zu verlegen, und, um des Nebenbuhlers Los zu werden, nach Italien zu reisen. Eine doppelte Unwahrheit; denn erst in England widmete sich van Dyck fast ausschließlich der einträglichen Portrait-Mahlerey, und nach Italien zu gehen rieth der edle Rubens jedem seiner Schüler, da er an sich selbst erfahren hatte, wie wichtig das Studium der italienischen Schulen sey. Sie schieden als die wärmsten Freunde; van Dyck gab dem Rubens drey Gemälde zum Andenken, die jener, stolz auf einen solchen Schüler, Jedermann mit Vergnügen zeigte. Rubens beschenkte ihn wieder mit einem der schönsten Pferde seines Marstalles. Van Dyck ging zuerst nach Venedig, von da nach Genua, endlich nach Rom, überall theils die großen Meisterstücke studierend, theils durch eigene Compositionen Ruhm erntend; er kehrte wieder nach Genua zurück, und schiffte sich nach Sicilien ein, von wo er dann in sein Vaterland zurück kehrte. Die Liebe und Munificenz, mit welcher Carl der I. die Künste unterstützte, bewogen den van Dyck nach London zu gehen, da er aber dem Könige nicht vorgestellt werden konnte, so kehrte er mißmuthig wieder in sein Vaterland zurück. Als aber Carl einige seiner Werke zu sehen bekam, da berief ihn dieser selbst wieder nach England, wo er ihn dann mit der größten Auszeichnung und Gnade empfing, ihm sein, mit Brillanten reich verziertes Bildniß schenkte, einen großen Jahrgehalt und zwey schöne Wohnungen anwies, und ihn zum Ritter des Bath-Ordens ernannte. Indem wir von van Dyck's Werken (deren die kaiserl. Gallerie außer dem obenwähnten noch 29 besitzt), später sprechen werden, bemerken wir nur, daß er in England im Jahre 1641 sein Leben an der Auszehrung beschloß, und in der St. Paulus-Kirche prachtvoll beerdigt wurde. Ungeachtet seines großen Aufwandes hinterließ er seiner Frau (einer Tochter des Lord Ruthven, Grafen von Gore) ein Vermögen von mehr als 100,000 Thaler.

ANTOINE VAN DYCK.

PORTRAIT DE CHARLES STUART I.

Sur toile. — Hauteur 3 pieds 5 pouces. Largeur 2 pieds 8 pouces.

CHARLES I. Roi d'Angleterre, fils de Jacques VI. d'Ecosse, naquit le 29. Novembre 1600 à Dumferling en Ecosse. Après la mort de la reine Elisabeth son père montant sur le trône d'Angleterre, prit le nom de Jacques I. et son fils lui succéda le 6 avril 1625. Son esprit attaché à tout ce qui est grand et beau, la bonté de son cœur, la pureté de ses mœurs, son extérieur prévenant semblaient l'avoir destiné à être un des souverains les plus heureux; mais la perfidie la plus noire jointe à une profonde scélératesse lui préparèrent une chaîne de malheurs, qui finit par le meurtre du meilleur des rois. Au milieu d'un peuple, dont la plus grande et la meilleure partie l'aimait, il termina sa vie le 30. Janvier 1649. Nous renvoyons le lecteur au tableau touchant, qu'en fait le célèbre Hume dans son histoire d'Angleterre, quand il décrit la vie et la mort de ce malheureux monarque.

Van Dyck, que Charles I. avait attiré à sa cour ainsi que beaucoup d'autres artistes, mais qu'il traitait avec une distinction marquée, a fort souvent peint le portrait de son bienfaiteur royal. Celui dont il est question ici occupe une place distinguée parmi ses productions. Les traits pleins de beauté et de jeunesse de ce Prince sont rendus avec une vérité et une habileté du pinceau, qui ne laissent rien à désirer. Le coloris est frais, moelleux et chaud, la contenance noble, le costume très-bien choisi: c'est un habit de soie, rayée blanc et rouge, recouvert d'un manteau noir. Il paraît certain que ce tableau a été plus grand autrefois, peut-être même que c'était un portrait en pied, mais coupé depuis très-longtemps; car dans une gravure que Prenner en a fait, il y a près d'un siècle, il paraît tel que nous le donnons aujourd'hui.

Antoine van Dyck, né à Anvers en 1599, reçut les premières leçons de son père, peintre sur verre, qui plus tard le fit entrer dans l'atelier de Henri van Baalen. Van Dyck avait déjà fait des progrès considérables chez ce maître, lorsqu'il apprit à connaître les ouvrages du grand Rubens et qu'il fut instruit de sa réputation; alors il obtint la permission de son père de fréquenter son école. Rubens reconnut bien-

tôt les talents prononcés de son élève et lui fournit l'occasion de les développer à son gré. D'écopier, qu'il était, il devint bientôt l'ami et le collègue de son maître dans ses principaux tableaux; car il s'était parfaitement approprié son style, et c'était de plus une manière encore plus délicate et plus agréable. Déjà alors van Dyck se distingua par des portraits; mais la plupart de ses ouvrages étaient des tableaux historiques. On raconte que Rubens, poussé par la jalousie, avait conseillé à van Dyck de s'appliquer uniquement au genre du portrait, et que pour se défaire de son rival il l'avait persuadé d'aller en Italie; c'est une double fausseté; car ce ne fut qu'en Angleterre que van Dyck s'appliqua presque exclusivement à peindre des portraits, moyen assuré de s'enrichir; d'ailleurs le généreux Rubens conseilla le voyage d'Italie à chacun de ses écoliers, ayant fait l'expérience lui-même combien est importante l'étude des écoles d'Italie. Ils prirent congé en amis intimes, et van Dyck fit présent à Rubens de trois tableaux, que celui-ci, fier de son élève, montra avec plaisir à tout le monde. Rubens de son côté lui fit présent d'un des plus beaux chevaux de son écurie. Van Dyck partit d'abord pour Venise, de là pour Gènes, enfin il se rendit à Rome, étudiant partout les grands chefs-d'œuvre de l'art et commençant sa réputation par ses propres ouvrages. Il retourna de nouveau à Gènes et s'embarqua pour la Sicile, d'où il retourna dans sa patrie. L'amour et la munificence, avec laquelle Charles I. protégea les beaux-arts engagèrent van Dyck à aller à Londres; mais ne trouvant pas moyen de se faire présenter au roi, il retourna découragé dans son pays. Cependant Charles ayant vu quelques-uns de ses portraits, il le rappela lui-même à Londres, où il le reçut avec beaucoup de distinction et la faveur la plus signalée, lui fit présent de son portrait richement orné de brillants, lui assigna une forte pension, deux fort beaux appartements et le nomma chevalier de l'ordre du Bain. Comme plus tard nous aurons lieu de parler des œuvres de van Dyck, dont la galerie impériale possède encore 29, nous ajoutons seulement aujourd'hui qu'il termina sa vie en Angleterre. Il mourut de la phthisie en 1641 et fut enterré avec magnificence dans l'église Saint-Paul à Londres. Malgré ses grandes dépenses il laissa à son épouse, fille du Lord Ruthven Comte de Goré, une succession de plus de 100,000 écus.